



## Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

47 | 2013

Quel est l'avenir du XIX<sup>e</sup> siècle ?

---

### Christophe CHARLE, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*

Le temps des idées, Paris, Armand Colin, 2011, 494 p. ISBN : 978-2-200-27191-6. 29,90 euros.

Michèle Riot-Sarcey

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4578>

DOI : 10.4000/rh19.4578

ISSN : 1777-5329

#### Éditeur

La Société de 1848

#### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 193-197

ISSN : 1265-1354

#### Référence électronique

Michèle Riot-Sarcey, « Christophe CHARLE, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 47 | 2013, mis en ligne le 28 janvier 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4578> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4578>

---

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Christophe CHARLE, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*

Le temps des idées, Paris, Armand Colin, 2011, 494 p. ISBN : 978-2-200-27191-6. 29,90 euros.

Michèle Riot-Sarcey

---

## RÉFÉRENCE

Christophe CHARLE, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Le temps des idées, Paris, Armand Colin, 2011, 494 p. ISBN : 978-2-200-27191-6. 29,90 euros.

- 1 L'épithète pourrait laisser planer un doute sur la pertinence d'une réflexion autour de la notion de modernité à laquelle tous les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle se réfèrent sans vraiment permettre au lecteur d'en saisir la force motrice. Indissociable d'un siècle qui se nomme, selon Claude Duchet, pour la première fois lui-même, la modernité tire sa nouveauté d'une rupture : celle de la révolution de 1789.
- 2 L'étude de Christophe Charle se déploie de 1830 à 1930. 1830, après le temps de la Restauration, la monarchie de Juillet renoue le fil du sens de l'histoire en retrouvant sa source (moderne) : la Révolution. 1930, des révolutions d'un type nouveau remettent en cause l'unicité de l'origine. La révolution russe, les révoltes coloniales, le fascisme même s'imposent comme références ; parallèlement, l'apparition du modernisme qui se veut distinct de la modernité, renvoie celle-ci à l'âge classique.
- 3 Sous forme d'une analyse englobant tous les domaines de la pensée – y compris la pensée en acte : de l'économie à l'art pictural –, l'ouvrage ne néglige aucune sorte de créativité. Dans une écriture limpide, attentive à l'historicité des expressions du temps, Christophe Charle donne à comprendre le sens, non pas d'un mot, mais d'une idée qui traverse le siècle et dont les contemporains se réclament en se situant dans une temporalité nouvelle. Au cours du siècle, le mouvement s'accélère. À l'intérieur des

espaces nationaux, néanmoins, comme au sein de l'ensemble des territoires européens, nombre de populations restent à l'écart d'un processus que les esprits les plus « avancés » jugent incontournable. Comme si les vaincus de l'histoire étaient aussi les exclus de la modernité. La discordance des temps, dans une tension continuelle entre passé, présent et futur, patente pour l'observateur à distance du présent, est une préoccupation constante des contemporains. Mais, située au soubassement des manifestations visibles des contemporains, l'idée demeure quelque peu dans l'ombre de l'histoire. À l'écart de l'innovation, la majorité du monde rural, les femmes et les prolétaires sont maintenus à distance des temps nouveaux dont le contrôle dépend des plus « habiles », capables de relier harmonieusement passé, présent et avenir. À la manière d'Auguste Comte, en quelque sorte qui, très tôt, attribue à celui qui détient les clés du passé la puissance de maîtriser le devenir humain. En associant modernité et discordance des temps, Christophe Charle nous ouvre les portes d'un XIX<sup>e</sup> siècle tourné vers le futur en position d'annexer, au présent, et bien sûr subjectivement, l'entièreté du passé. « Toute histoire du XIX<sup>e</sup> siècle, et d'une partie du XX<sup>e</sup> siècle, revient ainsi souvent par inadvertance, à écrire une histoire de la modernité » (p. 18). La modernité permet ainsi au XIX<sup>e</sup> siècle de se penser en tant que siècle à part. Un siècle qui tient sa source d'un bouleversement radical.

- 4 « Si nous définissons la modernité et le XIX<sup>e</sup> siècle d'abord par la rupture, il faut s'interroger sur leurs rapports à la Révolution française, la cassure initiale, par excellence » (p. 19). Une révolution qui fait évoluer le sens du mot, lequel désigne non plus un retour sur le point de départ mais une rupture dans la temporalité. Une révolution tellement présente au XIX<sup>e</sup> siècle qu'elle désigne, au-delà des manifestations politiques et sociales, les spécificités du siècle : révolution industrielle, bancaire ; révolution scientifique, révolution artistique, etc.
- 5 Trois grands domaines étayent le siècle : les révolutions dans tous leurs états ; le rapport au temps, radicalement nouveau ; la certitude d'une évolution progressiste des techniques et des choses avec, comme corollaire, l'amélioration du sort des hommes. Autrement dit : le progrès. Modernité, progrès et révolutions « pacifiques » sont donc étroitement liés.
- 6 Une discordance apparente cependant : le sens du mot qu'en donne Baudelaire. La mise en relation entre l'œuvre et le monde permet au lecteur/spectateur d'atteindre l'artiste dans l'acte de dépassement du réel au cœur duquel il puise sa créativité. Selon le poète, qui n'a cessé de tourner en dérision l'évolution des choses et des hommes en révélant l'éternel retour du même, il y aurait une modernité pour chaque peintre ancien. À propos de Constantin Guy pour lequel il éprouvait une profonde admiration, il écrit : « Il cherche quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité ; car il ne se présente pas de meilleur mot pour exprimer l'idée en question. Il s'agit pour lui de dégager de la mode, ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire... ». Selon Christophe Charle, très tôt l'idée de modernité s'affranchit de ce domaine esthétique « pour ne plus garder que l'idée permanente de la discordance des temps et de la tension continuelle, entre passé, présent et futur à dessiner » (p. 30-31).
- 7 L'ouvrage s'ouvre en 1830 : temps de l'incertitude et du doute, paradoxalement associé à l'espoir des temps nouveaux vécu comme une ouverture vers tous les possibles. Dans ce grand mouvement de résurrection du passé, Victor Hugo « prophète majeur des temps modernes » (p. 45) joue son atout maître, persuadé avec ses contemporains que

le XIX<sup>e</sup> siècle va tout reconstruire. La génération de 1820, Eugène Delacroix, Jules Michelet, Honoré de Balzac, Victor Hugo, semblent, malgré les différences, œuvrer dans le même esprit de rupture, même si, en dernière instance le classicisme l'emporte dans l'opinion commune. C'est l'occasion pour Christophe Charle de saisir, en historien soucieux d'actualiser l'inventivité de l'artiste, l'inscription de l'œuvre dans le temps. *La liberté guidant le peuple* est ainsi mise à la portée non seulement du lecteur mais du spectateur sensible à l'esthétique et au talent d'un peintre, dont il ignore souvent, non pas le contexte, mais les conditions de possibilité de l'œuvre. Amplement et diversement commenté par les historiens classiques autant que par les historiens de l'art, *La liberté guidant le peuple* a trop longtemps perdu sa pertinence historique et critique. La justesse du commentaire de Christophe Charle n'a d'égal que le long développement qu'il consacre, dans le chapitre suivant, à *L'atelier du peintre* de Gustave Courbet. Sans asséner le moindre avis péremptoire, l'auteur nous fait pénétrer dans l'« allégorie réelle » de Courbet.

- 8 Ces révolutions artistiques sont accompagnées de révolution dans la pensée des doctrines utopiques de Saint-Simon, de Fourier et de Cabet notamment et dont les effets durables ne seront perceptibles qu'après coup. « Paris est alors capitale de la discordance des temps » (p. 127) avec ses intellectuels combattants et ses grandes figures, comme Mickiewicz, prophète des peuples, qui conçoit le projet d'une légion polonaise.
- 9 Dès 1850, la modernité classique correspond au retour à l'ordre et à la confiance des possédants (p. 142). La révolution haussmannienne précède et prépare le triomphe de « la marchandise » à travers les expositions universelles et la rivalité des grands pays européens. La France et l'Angleterre, dominantes sur la scène du monde, seront bientôt talonnées par les États-Unis, tout juste sortis de la guerre de Sécession. La modernité est alors synonyme de civilisation et de liberté selon l'expression du Prince Albert (p. 153). Comme si l'idée de modernité se réduisait à l'extension géographique du commerce et des échanges d'une marchandise toujours plus attractive. Le traité de libre-échange, signé le 23 janvier 1860, participe de cette deuxième modernité entièrement tournée sur « l'ouverture du monde extérieur » (p. 169). Michel Chevalier, ancien saint-simonien, conseiller d'État de Napoléon III, et Richard Cobden, pour l'Angleterre, en sont les artisans. Paradoxalement, les classes populaires, qui ne profitent guère de cette ouverture, sont invitées aux expositions : les ouvriers, français et anglais, bénéficient alors de la protection des autorités politiques en vue de favoriser la défense de leurs intérêts et de constituer les premières organisations internationales. L'ouverture au monde extérieur est favorisée par la multiplication des réseaux de communications : du chemin de fer au télégraphe, du timbre poste à la radio. Enfin les innovations techniques parachèvent cette forme de modernité entièrement tournée vers un futur où la vitesse semble sans limites.
- 10 Dans le troisième temps de la modernité, ce ne sont plus seulement les techniques, les réseaux qui triomphent, mais la science. Les penseurs de la Troisième République en font la référence, par excellence, du présent de l'avenir. Le progrès dispose désormais d'un outil incontestable, qui, au même titre que les lois de l'histoire, détient, en vérité, les clés du devenir humain. Émile Littré actualise Auguste Comte en éradiquant les aspects utopiques et messianiques d'un penseur encore dominé par le doute et les incertitudes de son temps. Les acquis de la modernité semblent avoir effacé les incertitudes. « La Troisième République, dont Littré est l'un des pères fondateurs,

assumera ce programme (initié par A. Comte), avec la réforme de l'enseignement supérieur à partir de la fin des années 1870, la modernisation de l'enseignement secondaire, le rejet de l'Église, hors du système scolaire primaire, l'institutionnalisation de la sociologie comme nouvelle discipline, aux côtés de l'histoire des religions et de l'histoire des sciences, dans les années 1890 » (p. 221).

- 11 Les savants sont mobilisés, de Claude Bernard à Louis Pasteur, mais ce sont les écrivains qui sont les médiateurs des nouvelles découvertes auprès d'un public, familial ou non de la presse à gros tirages. La science et ses applications deviennent l'horizon des nouveaux possibles. Émile Zola, homme du siècle, médecin de la société, attentif à ce qu'il croit être le réel et Jules Verne qui, par la fiction romanesque, permet à la science et à la modernité technologique de « surmonter l'impossible » (p. 241). Paradoxalement, la modernité fabrique le pauvre bougre et le misérable, Picasso s'en souviendra, au début du XX<sup>e</sup> siècle, en peignant le couple, certes vaincu mais non soumis, à la différence de Victor Hugo qui donne à voir une fresque de misérables dont le sort dépend toujours d'un autre et de sa puissance élective divine qui garantit la force du bien. C'est pourquoi, je ne pense pas, contrairement à ce qu'affirme Christophe Charle, que Victor Hugo « redonne souffle aux aspirations des années 1840 » (p. 216). L'écrivain avait oublié, à mon sens, ce que signifiait, dans les années 1840, l'expérience de la liberté.
- 12 Christophe Charle cependant met bien en valeur l'impasse de l'héritage des « Lumières » à travers les certitudes du temps. « Telle est la modernité paradoxale du projet républicain de 1880 : la politique n'est plus conçue comme un programme idéal, mais comme la réponse aux attentes du centre de gravité de l'électorat pour l'attirer dans le camp du progrès » (p. 285). Bientôt, du côté de la création artistique, philosophique et littéraire, les critiques se font entendre à l'encontre de ce positivisme triomphant. Et la crise économique ne fait qu'accentuer le scepticisme de « ces nouvelles avant-gardes (qui) tentent, elles, d'échapper au temps et à l'histoire, quand elles ne recherchent pas des arrières mondes mythiques » (p. 310). Arthur Schopenhauer, traduit en français en 1877, commence à être cité dans de larges cercles. La discordance des temps, les écarts entre les classes, les races, les peuples s'accroissent. La modernité n'est décidément plus heureuse. « Ce n'est pas par hasard si cette époque s'interroge selon des modalités multiformes sur le sens du temps et ses formes personnelles et impersonnelles, pensons à Bergson (*Matière et mémoire*, 1896), à Proust... » (p. 335). À l'horizon se dessinent de nouveaux mondes, dont les contre-utopies révèlent les dangers, où les nouvelles technologies se retournent contre les humains ; le cinéma, avec *Metropolis*, en est l'illustration la plus patente. Le peuple devient foule, fascinée par la marchandise en étant assujettie aux maîtres pour qui la science n'a plus de secrets. Pendant ce temps, la poésie s'isole à travers les poètes « maudits », héritiers de Charles Baudelaire : Arthur Rimbaud, Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé. « Au fond, écrit ce dernier, en 1885, je considère l'époque contemporaine comme un interrègne pour le poète, qui n'a point à s'y mêler » (p. 312).
- 13 Et pourtant, malgré ce pessimisme qui entoure la nouvelle modernité, d'immenses créateurs éclairent les contemporains, Sigmund Freud, d'abord, un des plus grands penseurs du siècle, avec la découverte de l'inconscient dont les politiques n'ont pas encore tiré les enseignements les plus « modernes ». Les peintres ensuite, inventeurs de l'art abstrait qui ouvre à la connaissance l'horizon de l'invisible, au-delà des apparences, selon les termes de Paul Klee ; puis encore les musiciens, allemands et

russes en particulier, que l'on écoute aujourd'hui en en appréciant l'extrême modernité, je pense à Alban Berg, Anton Webern et à Arnold Schönberg. Cette modernité malheureuse est aussi le temps de Tristan Tzara et du dadaïsme plus inventif, à mon sens, que le surréalisme.

- 14 Enfin pour clore cette critique par une note dissonante, je regrette que Christophe Charle n'ait perçu la modernité du premier XIX<sup>e</sup> siècle qu'en fonction des incertitudes et des doctrines utopiques du temps. Dans la logique du progrès, la lecture linéaire et continue d'un processus innovant, la modernité est, de fait, identifiée à la force des choses. Or, l'ouvrage de Christophe Charle, bien différent et bien plus pertinent que l'étude tardivement traduite de David Harvey, *Paris capitale de la modernité*<sup>1</sup>, inscrit cette première moitié du siècle dans un moment inachevé, parsemé d'illusions. Si l'auteur acceptait de considérer ce moment si singulier comme l'expression d'une modernité fulgurante, éphémère, tendue vers « l'éternel » à la manière d'un Baudelaire et, d'une certaine façon à la manière d'Édouard Manet dont l'humanité irradie les toiles, sans doute aurait-il appréhendé les fulgurances d'un Fourier ou les affirmations d'un Constantin Pecqueur comme autant de visions de l'avenir. Notre actualité devrait, à mon sens, s'en emparer. Critiques à l'égard de la philosophie du progrès, Charles Fourier, avec nombre de ses contemporains, ne pouvait concevoir de bonheur humain sous la contrainte et, à ses yeux, le progrès était incompatible avec l'exploitation de l'homme par l'homme. L'exploitation de la nature y anticipait les excès. Aujourd'hui, nous en subissons les effets. Impossible d'accéder à l'historicité et à l'actualité de ces visions d'avenir, si l'historien refuse de se défaire d'une lecture linéaire et continue de l'histoire. Reste que le travail de Christophe Charle est un éclairage nuancé et subtil d'une période sensée avoir été largement dévoilée par toutes les générations d'historiens, hélas davantage attentifs à la deuxième moitié du siècle qu'à la première.

---

## NOTES

1. David Harvey, *Paris, capitale de la modernité*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2012, traduit de l'anglais.